

rait réjouir ses vieux yeux mourans par le spectacle du bonheur de son fils unique, lui rappela aussi les premiers amours et les premiers desirs de sa jeunesse. Il demeura indifférent à l'amitié d'un père, à l'amour d'une amante, à la tendresse d'une mère, l'œil fixé sur cette heure immobile vers laquelle il était chaque jour de plus en plus entraîné. Enfin, deux ans après la nuit fatale, le désespoir dans le cœur, il se laissa conduire à l'église, et devant l'autel il jura à son Eléonore une foi éternelle. Il prononça, en hésitant, ce serment, qu'il savait devoir être brisé par la mort, avant la fin même de l'année.

Alors on crut, parmi les hommes, que le bonheur devait habiter dans son cœur. Ce cœur était rempli d'amertume ! et pourtant Albert était arrivé, par sa valeur, aux premiers grades militaires ; les richesses de sa bonne mère étaient devenues les siennes ; il possédait la femme qu'il avait aimée avec passion : tout semblait s'être réuni pour sa félicité.

Ce qui comble de joie les époux vint encore ajouter à son désespoir : Eléonore devint enceinte, il vit naître son fils, qu'il ne devait pas voir grandir ; et alors il ne put supporter ce bonheur nouveau qui mettait le comble à son infortune. Après avoir longtemps supporté, sans en rien faire paraître, la douleur qui brisait son ame, il ne conserva pas plus long-temps cette trompeuse sécurité ; sa mère s'aperçut la première de sa peine cachée ; sa jeune épouse ne tarda pas à en être instruite ; mais il sut, malgré leurs touchantes sollicitations, conserver dans son cœur le secret terrible, qui avait empoisonné le bonheur de sa vie.

Un mois lui restait encore pour aimer sa famille, et pour veiller à ses destins quand il serait éternellement séparé d'elle. Sa prudence prévoyante établit l'ordre dans ses affaires, et, débarrassé des inquiétudes matérielles du monde, résigné à son sort, il attendit l'heure marquée, avec une indifférence stoïque. La certitude de sa mort prochaine rendait la tranquillité à son ame, comme aurait fait un malheur long-temps redouté et arrivé enfin.

Le mois s'écoula, le dernier soleil se coucha pour Albert : alors, rassemblant toutes ses forces, il appela sa mère et sa femme, il leur confia le secret fatal, puis il se prépara à mourir.

Une large terrasse exposée à l'orient s'étendait devant sa maison ; c'est là qu'il fit porter un lit de repos sur lequel il s'assit, entre sa vieille mère qui allait perdre son jeune fils, et sa faible épouse à laquelle allait manquer un appui.

Que leurs adieux furent tristes ! que cette dernière nuit leur semblait tour à tour longue et courte, selon qu'ils étaient agités par la crainte ou par l'espérance.

Les yeux d'Albert virent monter et puis descendre dans les cieux le croissant pâle de la lune qu'il avait admirée trois ans auparavant, pendant cette nuit orageuse passée dans le couvent sur les montagnes de Valère.

Cependant l'horizon s'enflamma des feux de l'aurore ; le chant des oiseaux, le cri argentin du coq annoncèrent au malheureux Albert la renaissance de la nature : et il allait mourir !

Son heure arriva..... Un rayon parti de l'orient sillonna le ciel, et sembla y tracer une route lumineuse et divine pour l'âme qui abandonnait la terre. Alors ses yeux se fermèrent avec un mouvement convulsif ; un léger frisson parcourut lentement ses mem-

bres refroidis ; le son des trompettes bruyantes se fit entendre, puis un murmure confus, et une bouche sonore qui appela à haute voix : Albert !... Albert !...

Albert rouvrit les yeux ; il était au milieu d'une riante campagne, éclairée des premiers feux du soleil levant, couché encore auprès du foyer éteint du bivouac de la veille. Les trompettes de son régiment sonnaient l'air éclatant du réveil de Diane, et la voix amicale d'Alfred lui demandait avec intérêt : " Albert, comment as-tu passé la nuit ! "

Le jeune officier se leva avec peine, encore tout fatigué des songes de la nuit ; il pressa avec reconnaissance dans sa main glacée la main de son ami ; mais son cœur demeura quelque temps rempli tout à la fois de joie et de tristesse ; car, s'il avait recouvré les espérances de la vie, il avait perdu, à son réveil, une épouse et un fils adorés.

ABEL HUGO.

L'imperturbable.

C'est l'éternel objet de mon admiration. Il y a du dieu dans cet homme-là.

D'abord tout le monde le donne au diable. Je sais des gens qui sont furieux quand il n'est pas là, qui en disent plus haut que le gibet et pis que l'enfer : s'ils le tenaient, ils ne savent pas ce qu'ils lui diraient, tant ils sont colères à son égard. Assurément, ils lui laveront la tête, parcequ'il se moque d'eux, et qu'ils en ont maintenant jusque par dessus les oreilles ; cela passe la raillerie ; et la prochaine fois.....

La prochaine fois vient. On le reçoit à bras ouvert :

Mais que diable devenez-vous donc ? il ne faut pas en vouloir à ses créanciers ? est-ce parce que vous me devez quelque chose ? si je m'en doutais, par exemple, je vous en voudrais à la mort. Vous dinez avec nous aujourd'hui. Nous avons reçu des sardines de Nantes. Où demeurez-vous : qu'on vous en envoie."

Il ne demeure pas ; il perche.

On dit que Rothschild ne sait pas ses richesses. Lui, ne sait pas ses dettes.

Après tout, cette science serait du superflu. Il ne les paiera point.

Un jour (j'étais gueur dans ce temps-là) il me rencontre : " Oh ! oh ! mauvaise mine ! mine d'homme sans ressource. Voilà un habit terriblement rapé. Suivez-moi chez mon tailleur. Vos bottes prennent l'eau, mon ami : j'ai par ici un Jobard qui fera notre affaire. Qu'est-ce que cette cravate sans col ? Il faut avoir du linge. Et d'abord, entrons chez ce chapelier : c'est le mien."

Après m'avoir équipé des pieds à la tête ; le tout soldé en plaisanteries, en compliments furtifs à la dame du comptoir sur les roses de son teint, en agaceries à la chienne de l'un, dont il retint un petit, en tapes sur le ventre de l'autre en l'appelant " Compère " ; d'autres fois, en se fâchant pour qu'on lui envoyât décidément son compte, il me dit : " Ce n'est pas tout ! l'extérieur est garni : il faut remplir l'estomac." Nous entrâmes chez Le Grecque.

Il mangea négligemment : je dévorai. Il but trois bouteilles d'eau-de-Seltz, et je me grisai. Cela fait du bien.

En sortant, il dit à la maîtresse de la maison que la sole avait été manquée, prit deux curedens et me poussa dehors sur un de ses amis que je jetai par terre, et qui nous paya du café.

Ensuite il me mena aux Tuileries, et salua, dans l'allée des Orangers, des gens fort ai-

mables, dont il me dit beaucoup de bien, quoiqu'il leur dût énormément. Ce ne fut pas la chose qui me surprit le moins.

C'est peut-être pour cela que ses créanciers l'adorent.

Il a fait de cette manière la réputation, et par contrecoup la fortune d'un usurier qui ne lui prête plus, mais qui pour tout au monde ne l'empêcherait pas d'emprunter à d'autres.

Or, aux Tuileries, il me prit sous le bras, parce que je badinais un peu trop cavalièrement sur les lois de l'équilibre, et il me dit que je ne serais jamais sauteur de cordo si je n'avais pas plus de respect pour la ligne droite, dont il n'est pas permis à un homme de bon goût de s'écarter lorsqu'il est ivre.

Ensuite il ajouta : " Jeune homme ! je vous permets de n'avoir pas le sou. C'est ma profession, et je ne manque de rien. Mais il faut avoir une mise décente. Une mise décente est de rigueur. C'est mon patrimoine. J'ai du drap fin, parce que le fin ou le commun étant une chose tout-à-fait indifférente, il m'est très-indifférent d'en prendre du commun. Aussi je n'en prends pas. Les bijoux sont inutiles. Je vous les défends. On se ruine en achetant ces baguettes, lors même qu'on ne les paie jamais. Une mise décente, je ne vous dis que cela. On a les manières les plus gracieuses, l'esprit plus libre, et l'apparence est une hypothèque de première classe que l'on peut grever jusqu'à des valeurs inimaginables.

Le crédit n'est qu'une apparence. La société ne vit que de fictions. Il y a mieux que de la vile matière dans le monde, et l'assurance d'un homme intrépide est un capital qui ne s'épuise jamais. Allons prendre un verre d'absynthe."

En route il nous vint une petite pluie. Il entra chez un marchand, prit un parapluie fort élégant, commanda une canne à fauteuil, donna son adresse, et me reconduisit chez moi. Comme il ne pleuvait plus, il me fit présent du parapluie.

Le lendemain il m'envoya la canne à fauteuil, avec prière d'accepter ce léger cadeau, et de me souvenir de sa leçon.

Il y a vingt ans qu'il vit comme cela, et prétend aller jusqu'à la centaine. J'ai refusé de tenir le pari : il est capable de tenir parole.

Le Jeune France en voyage.

Le ridicule a fait fortune, c'est qu'il était vrai. On chante le *jeune France* au Vaudeville, aux Variétés ; la province nous envoie des notes. Dans six mois ils seront dans les salons de Curtius, dans un an ils seront empaillés ; ensuite on n'en parlera plus. La paille, la cire et le plâtre, voilà les trois néans qui peuvent frapper une célébrité. Je ne parle pas du bronze ; M. David a tué autant d'hommes qu'il en a coulé. A ce point qu'un amateur arrêté devant les médaillons de l'original sculpteur, demanda sous quel règne d'empereur romain florissait cet auteur. Jugez : c'était l'auteur d'un mauvais livre sur le salon. Je reviens à la paille, au plâtre, à la cire et au *jeune France*. Du jour où leurs portraits seront pétris ou modelés, ce qui arrivera, je l'ai dit plus haut, on n'en parlera plus. Il n'est pas de gloire vivante qui tienne devant sa propre effigie. Aimez un singe, qu'il meurt, vous le pleurez ; bourez-le de paille, vous ne l'aimez plus ; vos pleurs cessent. Depuis que j'ai vu le buste de Casimir Delavigne, en fonte, sur des poëles, j'ai perdu